

Sophie Backer



Est-ce qu'on voit mieux
dans le noir
ou dans la lumière ?



Sophie Backer

Est-ce qu'on voit mieux dans le noir ou
dans la lumière ?

© Sophie Backer, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9944-9

Image générée par Librinova avec l'aide de l'Intelligence Artificielle

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes trois fils,
À ceux qui les suivront,
À l'avenir

À toi qui lis,

J'ai écrit ce récit à voix haute, en faisant résonner chaque mot, chaque phrase à mes oreilles et dans mon cœur. J'ai confié aux virgules le rythme, aux points-virgules le souffle, aux points la respiration. J'ai demandé aux points de suspension de tenir le texte en haleine, de le laisser s'envoler...

Je t'invite, si tu le souhaites, à faire de même, et à lire à voix haute les pages qui suivent.

1. Les volets

Les volets sont clos. Depuis longtemps. La peinture bleue s'écaille et devient toute pâle sous les assauts répétés du soleil. Plus personne ne sait quand les fenêtres se sont ouvertes pour la dernière fois. Plus personne ne veut se souvenir. Certains, fermant les yeux, entendent encore les cris des enfants qui jouaient sur la grande pelouse descendant jusqu'à la plage. À d'autres oreilles résonnent des cris moins charmants. Moins avouables. Qui viennent tourmenter le sommeil. C'était après. Après que les enfants se sont tus. Ou avant, on ne sait plus... Le temps n'est pas linéaire. Il fait comme une grosse pelote qui tourne sur elle-même et emberlificote. On la pousse au loin ; elle redéboule quand on s'y attend le moins.

Les événements se rangent comme ils peuvent ; ils se jouent d'une quelconque chronologie et réinventent leur propre classement par les bruits, les odeurs, les lumières... Les saisons s'embrouillent : l'hiver vient après le printemps et avant l'automne. L'été commence par sa fin et se termine par son milieu. On ne souvient plus du début, quelle est l'origine de tout ça...

Comme il faut bien se tenir au milieu de ce bazar, on a soigné le décor. La promenade du bord de mer tortille du cul comme une allumeuse. Elle aligne pins et parasols, les uns d'un beau vert sombre, les autres orange bien vif pour que la mer n'en paraisse que plus bleue. Et ça marche ! On n'y voit que du feu, surtout quand on arrive, comme les touristes, avec la ferme intention de profiter de tout ce qui se présente et de ne surtout pas se poser de questions. Alors la grande maison, là, à quelques mètres à peine, en retrait de la chaussée, avec ses grosses pierres jaunes sales apparentes, non... elle n'intéresse personne. On l'ignore aisément, ce qui évite de gâcher le paysage : c'est qu'il ne faudrait pas ternir la joie de l'été parce qu'au fond, dans la vie, on n'a pas grand-chose d'autre que ces quelques jours de grand beau, chaque année. Ces quelques jours d'insouciance...

À y regarder de plus près, la bâtisse est encore belle. Sa structure carrée la campe fermement au milieu d'un grand terrain qui, lui, est à l'évidence à l'abandon. Elle, elle semble résister au temps qui passe. Qui a dit que les maisons se délabrent plus vite lorsqu'elles sont inhabitées ? Ou alors... celle-ci est-elle traversée par une âme invisible qui lui prête son souffle et sa vigueur ?

La toiture est comme neuve, tous les murs sont debout ; la grande porte d'entrée, en haut d'un élégant perron, semble solidement close. Seul le fané des volets témoigne d'une capitulation. Il s'en dégage une infinie mélancolie, celle-là même qui émane du jardin alentour. L'ancienne pelouse principale est désormais envahie de sétaires sèches, aux épis agressifs, qui piqueraient, telles les ronces et autres chardons, les mollets de ceux qui s'y aventureraient. Les quelques palmiers qui résistent encore et encadrent la porte d'entrée, pendouillent, maigrelets et jaunis, souvenirs dérisoires d'une splendeur ancienne. Ils font pitié comme les vieilles riches qui essayent de dissimuler leur décrépitude sous des bijoux trop gros et des étoffes voyantes.

Les palmiers, dans leur éclat d'antan, c'était quand tout allait et venait alentour. Quand les chambres à coucher étaient pleines de familles, la salle à manger bondée de femmes en chignon et de maris à cravate, la salle de jeu remplie d'enfants bruyants.

Aujourd'hui, il reste le silence. Sous un auvent, à l'arrière, quelques débris rouillés de chaises longues font la nique au temps qui passe et grincent quand le vent se lève. Alors les toiles usées claquent et soudain les carcasses s'animent. On pourrait presque entendre des voix, des rires... Personne ne s'occupe d'emporter ces vieilleries à la décharge. On craint que des mines protègent les différents accès à la maison. On redoute qu'elles sautent si on entrait dans le bâtiment. Certains pensent que le jardin lui-même est piégé. Ce qui explique que personne n'y pénètre, même durant les nuits d'été, si chaudes, si lourdes, quand on est abruti de tout et qu'on ne sait plus ce qu'on fait, après trop de bière ou de *pina colada*.

Et on vit avec ça et personne n'en fait rien.

La demeure a été construite en plein milieu de la petite baie, bien à plat, tout près de la plage, à égale distance des deux reliefs qui remontent, comme une épaule et l'autre, vers un promontoire d'un côté, l'église de l'autre. Le meilleur emplacement de l'île, assurément.

Car cela se passe sur une île. Avec son paradoxe d'île, forcément ouverte au monde et pourtant refermée sur elle-même. Un bout de terre jailli là, au milieu de l'eau, à trente minutes à peine en bateau du continent, lui tournant le dos comme une figure de proue regarde vers l'avant, et cependant rattaché à lui comme on est ligoté au passé. Par une laisse, une corde, des menottes...

Une île est toujours un leurre, surtout quand elle est belle, blanche, chaude et ensoleillée. Avec du bleu tout autour pour faire encore plus joli. Chaque touriste, qui pose le pied hors de la navette maritime, sur le charmant petit port de pêche, sourit de satisfaction. Les femmes arrêtent de rouspéter, les enfants se calment soudain, les hommes plastronnent, fiers d'avoir trouvé ce lieu idyllique pour des vacances qui ne le seront pas moins. Ils en sont certains.

Aucun d'entre eux, en passant près de lui, ne verra l'ombre dans les yeux du pêcheur qui les regarde arriver, avec leurs grosses valises, leurs peaux blanches, leurs mollets à l'air, leurs casquettes ridicules qui les protègent de ce soleil qu'ils recherchent pourtant avec avidité.

Ils ne voient rien, tout préoccupés qu'ils sont par la promesse de bonheur qu'ils sont venus chercher. Elle leur est due ; ils ont payé pour cela. Ici, sur une île, tout est plus facile y compris l'amour. Surtout l'amour. Ici, les femmes redeviendront câlines comme au premier jour.

L'île est une promesse de premier jour.

Pour commencer à dessiller les yeux, il faudrait grimper derrière les maisons au-dessus de la plage et franchir la crête, puis basculer de l'autre côté. Accepter les broussailles acérées, les piquants, les griffures aux bras et aux jambes. Il n'y a pas de chemin ; seules quelques traces d'animaux persistent puis soudain se volatilisent. C'est impénétrable. Aucun touriste ne s'y risque. Ni personne. L'haleine du vent y est asphyxiante.

Le soleil tape de la même manière, et pourtant il chauffe différemment. Il est infernal. Là-bas, le soleil est noir. Desséché. Il a tout momifié. Tout est racorni, figé, autour de deux stèles, plantées dans le rocher, en contre-bas, au bord de l'eau.

Là où personne ne se baigne jamais ; là où les pierres volcaniques, sombres et dures, et tout en aspérités aigues blesseraient jusqu'au sang les pieds de ceux qui s'y essaieraient, par hasard, par inconscience, ou par bêtise.

Sur chaque stèle sont gravées deux dates. Le début et la fin de deux vies : seize ans ; dix-sept ans. Autant dire rien. Un presque rien. Juste le temps de se sentir vivant et de goûter à l'amertume des choses. D'apprendre qu'il faut se battre pour obtenir la douceur. Et puis c'est fini. L'histoire arrêtée comme s'est arrêté le soleil dans sa course, bloqué au plus haut du ciel. On dit que de ce côté-là de l'île, il ne se couche jamais. Il cogne et brûle et consume, tout, tout le temps.

Personne ne va vérifier. Personne ne dit le contraire. Tout le monde se tait. Et tout ce qui est tu, tue à petit feu.